

Claude Joseph Dorat

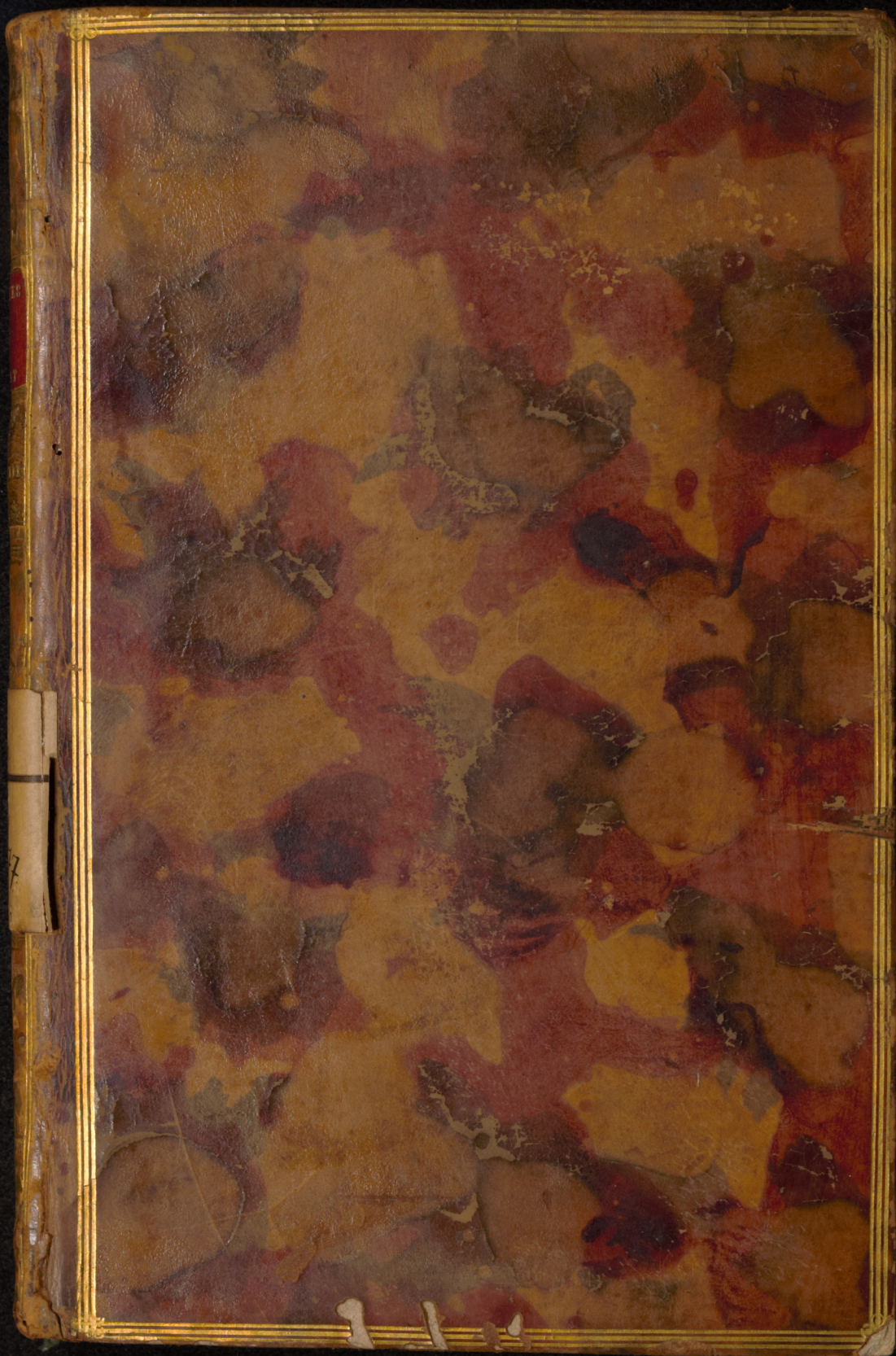
**Sélim Et Sélima : Poème Imité De L'Allemand : Suivi Du Rêve D'Un Musulman :  
Traduit D'Un Poete Arabe**

Seconde Édition. Revue, & corrigée, A Leipsik: à Paris: Chez De Lalain, 1769

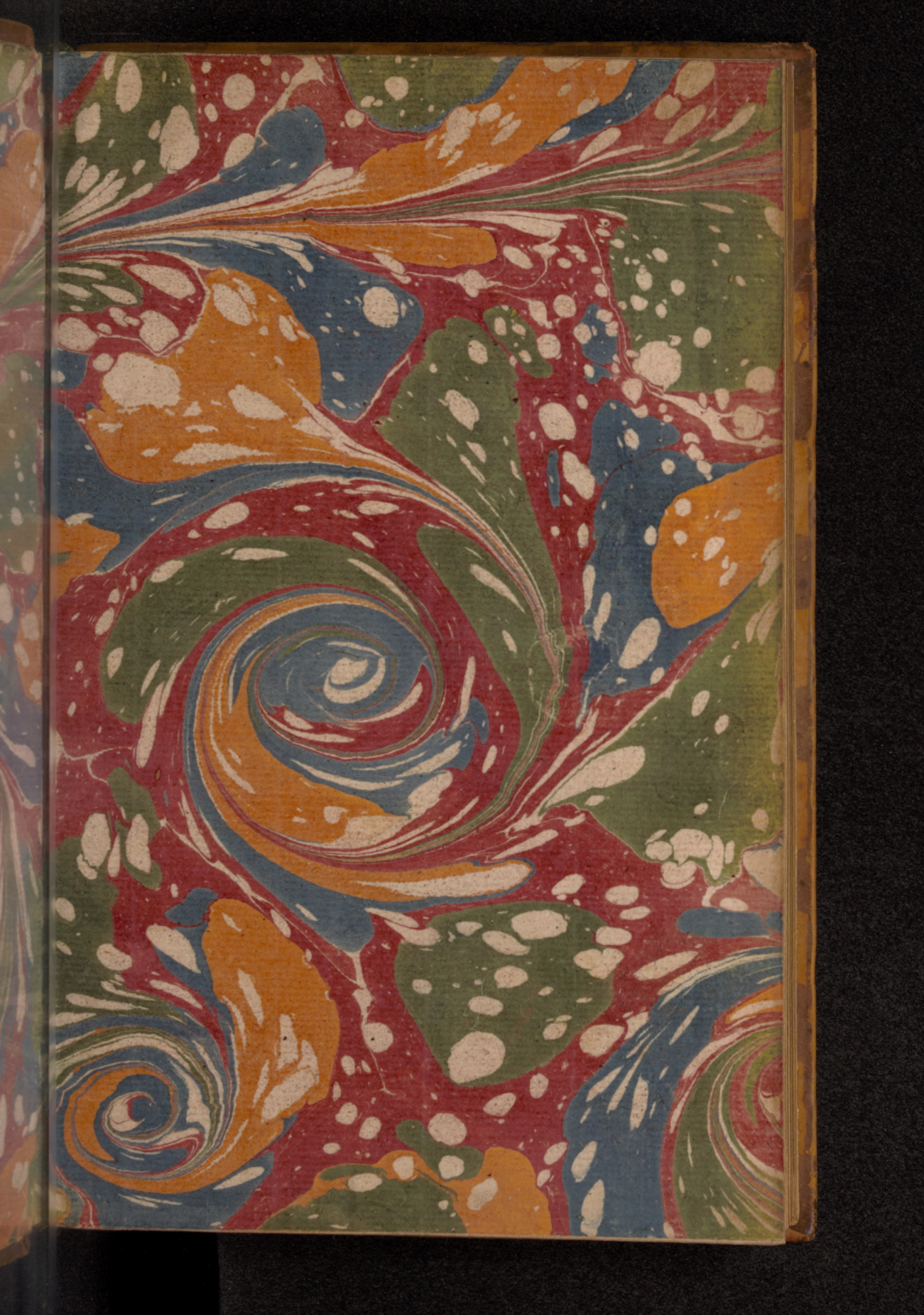
<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1689664797>

Druck Freier  Zugang









13931

7/9

LBN 0953

RECUEIL  
DE CONTES  
ET  
DE POEMES.

RECOILLES  
DE CONTEES  
DIPLOMES

Qu  
De  
To  
Cest  
Pria  
Les Ceri  
de l'uni  
Chez I

S É L I M

É T

S É L I M A ,

P O É M E

IMITÉ DE L'ALLEMAND,

SUIVI

DU RÊVE D'UN MUSULMAN,

TRADUIT D'UN POÈTE ARABE,

SECONDE ÉDITION.

*Revue, & corrigée.*



A LEIPSIK;

*Et se trouve à Paris,*

Chez DE LALAIN, Libraire, rue S. Jacques.

---

M. DCC. LXIX.

A qu  
y' AI  
de Let  
ques lig  
la Poë  
odieux  
d'une f  
dit-on  
littérai  
ame y  
nable  
qui se  
trompe  
vent p  
culatio  
aux tel  
comme  
nouve  
de la

---

## R É P O N S E

*A quelques reproches faits à l'Auteur.*

J'AI appris avec chagrin que plusieurs Gens de Lettres estimables me reprochoient quelques lignes hazardées dans mes réflexions sur la Poësie Allemande. On a donné le titre odieux de satyre à ce qui n'est que l'effet d'une sensibilité trop indiscrete. J'ai outré, dit-on, le tableau des querelles & des haines littéraires; cela prouve au moins que mon ame y répugne, & l'exagération est pardonnable, quand elle laisse entrevoir dans celui qui se la permet le plaisir qu'il auroit de se tromper. Les Chefs de la Littérature ne doivent pas, je le sçai, être compris dans l'accusation. Ils allient presque tous les mœurs aux talents, & apportent dans la société un commerce doux & honnête qui prête un nouveau charme à leurs écrits; je suis l'ami de la plupart, & l'admirateur du reste; mais

A ij

4

suit-on l'exemple qu'ils donnent, & n'est-ce pas faire leur éloge que de blâmer ceux qui ne leur ressemblent pas ? j'ai cru inutile de les citer ; le Public instruit ne confond rien, & c'est sur lui que je m'en suis reposé pour les exceptions.

Le mot de *Philosophie* est aujourd'hui devenu si sacré, qu'il faut ou ne le prononcer qu'avec respect, ou passer pour détracteur. Personne assurément n'estime & ne respecte plus que moi les *vrais Philosophes*, c'est-à-dire les hommes vertueux qui veillent aux progrès de la Raison. C'est le plus noble emploi de l'esprit humain ; mais croit-on de bonne foi que ces êtres privilégiés soient en si grand nombre ? Ils ont été rares dans tous les temps, parce que dans tous les temps il a été rare d'être à la fois éclairé, bienfaisant & courageux. Il s'en est élevé quelques-uns parmi nous ; ils sont désignés par l'estime générale ; mais combien ces Maîtres chers n'ont-ils pas de disciples qui les désho-

norent ? Les mêmes principes qui , dans une tête vaste & brulante de l'amour de l'humanité , produisent des fruits utiles , se tournent en poisons pour cette foule d'ames séches & d'esprits étroits ; singes misérables qui se disent Philosophes , & proméent dans le monde à la faveur de ce titre leur confiance intrépide, leur froide arrogance , leur égoïsme insolent , & ce despotisme d'opinions qu'ils appellent fastueusement *Amour de la Sagesse*.

Je n'imagine pas qu'on doive une vénération bien profonde à de pareils Originaux. Il est bon quelquefois de leur ôter le masque ; parce que sous le masque les méchants sont dangereux , & qu'ils ne le sont plus à visage découvert.

Au sujet des *Bureaux d'esprit* , j'ai eu tort de n'en désigner que cinq ou six. Paris en fourmille , & ce qu'on y desire quelquefois , c'est précisément ce dont ils portent l'affiche : mais comment étoit-il possible que le ridicule tombât sur ce petit nombre de Sociétés

choisies où l'Artiste trouve des protecteurs, l'homme de Lettres, des amis, & qui n'ont d'autre but que d'augmenter leurs plaisirs, en y mettant plus de choix & de délicatesse.

Quoiqu'il en soit, je proteste que mon intention n'a jamais été de blesser personne; je maudirois le foible talent que la Nature m'a donné, si une seule ame honnête & sensible pouvoit m'en reprocher l'abus.

J'ai corrigé Sélim d'après la sensation générale & les avis de quelques gens de goût. J'ai supprimé les détails trop longs. Je suis loin de m'aveugler sur tout ce qui manque à mes ouvrages, & l'on me trouvera toujours docile aux critiques, quand elles ne seront pas dictées par l'envie de nuire, plutôt que par le desir d'éclairer. Dans le morceau de Prose qui précède le Poëme, j'ai retranché quelques phrases, quelques mots vagues, dont charitablement on a fait des applications auxquelles je n'avois pas songé.



---

I D É E  
DE LA POÉSIE  
ALLEMANDE.

LORSQU'ON nous eut ouvert les sources de la Littérature Angloise, il se fit bientôt une révolution dans la nôtre. Le François qui s'échauffe aisément & se refroidit de même, n'accueillit, n'estima plus que ce qui se rapprochoit du goût Britannique. Tragédies, Romans, systêmes, modes, tout devint Anglois. Nos Dames mêmes se familiariserent avec les beautés fortes. Les atrocités se multiplierent sur nos Théâtres, la licence des opinions s'accrut. Notre génie s'altéra par le mélange monstrueux d'un génie qui lui étoit étranger. On s'accoutume à regarder le

goût comme un asservissement puérole à des loix qu'il falloir enfreindre ; & , à chaque perte qu'on faisoit , on se félicitoit bonnement d'une précieuse acquisition.

On dira peut-être que notre admiration pour le génie Anglois , dans la partie littéraire , est un sacrifice réfléchi de notre amour-propre , un oubli généreux des inimitiés nationales , un effort d'équité , d'autant plus honorable , qu'il nous étoit plus permis d'être injustes : mais je ne crois point à ce raffinement d'héroïsme , qui n'existe que dans les rêveries de quelques Patriotes. C'est dans l'inconstance de nos caractères , le vuide de nos ames , le peu de profondeur de nos esprits , qu'il faut chercher la cause des révolutions du goût parmi nous. D'ailleurs , la répétition des plaisirs factices , les seuls peut-être chez les Peuples qu'on nomme policés , est inséparable de la satiété , de la langueur & de cette inquiétude

POESIE ALLEMANDE. 9

quiétude qui ne fait envisager de vraies jouissances que dans les richesses qu'on n'a pas. Au moindre éclair de nouveauté toutes les têtes s'électrifient, s'embrasent, se renouvellent, & l'on est bien aise de secouer pour un moment le fardeau de l'ennui, dût-on s'égayer aux dépens de la Raïson.

La vivacité Françoisë commençoit à s'assoupir dans l'habitude des bons ouvrages; nous étions en quelque sorte rassasiés de chefs-d'œuvres. Il falloit, pour nous réveiller, des élans téméraires, des hardiesses inconnues, des beautés sans vraisemblance, des effets sans préparation, & ces écarts qu'on traite de sublime, quand on est las de ce sublime simple que nos Maîtres alloient puiser dans la Nature. Voilà, à quelques exceptions près, ce que nous avons gagné dans notre correspondance littéraire avec les Anglois.

Aujourd'hui ce sont les Muses Allemandes

B

qui prévalent & paroissent fixer les regards de nos Littérateurs : car il faut toujours qu'ils aient un objet de culte chez l'Etranger , & de dénigrement pour leurs Compatriotes Quoiqu'il en soit , cette manie me paroît plus motivée que la premiere.

Il y a trente ans que la Poësie Allemande étoit l'objet de nos plaisanteries & de nos dédains. Nous regardions les Allemands comme des espèces d'Automates faits pour végéter sous des Puissances Electorales. D'un Ouvrage lourd & mal fait , on disoit que c'étoit un écrit Germanique , & l'on ne prenoit point la peine d'examiner , si l'on avoit tort ou raison.

Je ne remonterai point à l'origine de la Poësie Allemande sous Charlemagne. Ses traits informes sous cet Empereur , à peine développés sous ceux de la Maison de Suabe , n'offrent rien d'intéressant , si ce n'est

POESIE ALLEMANDE. II

aux Compilateurs , pédants laborieux & tristes qui mettent à contribution les siècles passés pour ennuyer le leur. L'Histoire des Arts est là même , à-peu-près chez tous les Peuples : c'est un cahos qui se débrouille par degrés & s'éclaire lentement , parce que les Hommes de génie font rares , placés de loin en loin ; & que la barbarie laisse après elle une rouille tenace , que des Siècles peuvent à peine emporter. Un Anonyme mit en vers Allemands les Fables d'Esope 400 ans avant *La Fontaine*. Voilà le plus ancien Monument de la Poësie Allemande. *Opitz* en est le pere , comme *Malherbe* est le restaurateur de la nôtre. Ils fleurirent dans le même tems. *Gunther* & *Roussseau* étoient aussi contemporains. Tous deux faisoient des Odes ; tous deux en ont adressé une au Prince Eugene ; de sorte que les progrès des deux Langues ont à-peu-près la même époque ; avec cette différence.

que la Langue Françoisé, étant plus universellement répandue, ses productions étoient célèbres, lorsque celles des Allemands restoient encore ignorées.

C'est de ce Siècle que datent leurs succès; leur gloire littéraire, & la justice tardive que l'Europe leur a rendue.

*Haller* fut le premier qui vengea son Pays d'une prévention injuste & ridicule. Son *Essai de Poësies Suisses*, (c'est sous ce titre qu'il parut, pour la première fois) déconcerta nos idées, pulvérisa nos bons-mots, & nous fit passer d'un mépris mal-fondé à une ivresse qui pécha aussi par l'excès; car il est impossible que nos sentimens, soit en bien, soit en mal, se reposent dans un juste équilibre: détracteurs ou enthousiastes, nous sommes aussi prompts à élever, qu'ardents à détruire; & par là, nous trouverons le secret de louer & de blâmer, sans que l'un ou l'autre puisse

POESIE ALLEMANDE. 13

tirer à conséquence. Quoiqu'il en soit, M. *Gesner* acheva la révolution commencée par son Compatriote. La mort d'*Abel* excita la plus vive sensation, & les beaux-esprits de Londres furent abandonnés pour ceux de Leipzig, de Zurich, & d'Esseimbourg. Nos jolies-Femmes oublièrent les noms des *Shakespeare*, des *Thompson*, des *Congrève*, pour articuler autant qu'il leur fut possible, ceux des *Rost*, des *Schlegel*, & des *Karsch*, des *Cronegk*, des *Klopstok*. M. l'Abbé *Arnauld* entretint cette disposition des esprits dans un Journal très-bien fait, qu'il a trop tôt interrompu. C'étoit en quelque sorte l'entrepôt des richesses du Monde Littéraire, & la Poësie Allemande lui est surtout redevable de la faveur qu'elle a conservée parmi nous. Cette faveur subsiste encore aujourd'hui, & le Recueil en quatre Volumes que vient de nous donner M. *Huber*, nous met plus que jamais, à

portée de juger quelles doivent être les limites de notre admiration.

On a nommé les **Poètes Allemands** les **Peintres de la Nature**, & l'on a eu raison à bien des égards. Il est vrai qu'ils ne la perdent jamais de vue ; ils la surprennent dans ses moindres effets, & font, pour ainsi dire, à l'affut de ses plus simples opérations. Ils ont le scrupule d'un Amant, lorsqu'il se rend compte de tous les charmes de sa maîtresse ; mais cette idolatrie les asservit trop à leur modèle. Elle en fait souvent des **Copistes** minutieux, rétrécit leur manière, ramène dans leurs tableaux les mêmes tons de couleurs, & les prive de ces grands traits incompatibles avec le joug de l'imitation. **La Poësie** est, ou doit être un choix raisonné d'images prises dans la Nature. Il en est beaucoup qu'il faut rejeter sans réserve, & dans celles qu'on admet, il est encore mille nuances vagues qui

POESIE ALLEMANDE. 15

ne doivent point retarder la hardiesse du pinceau. Un Poëte doit tout voir ; mais doit-il peindre tout ce qu'il a vû ? Si j'ai à décrire un ruisseau, m'amuserai-je à compter les cailloux sur lesquels il roule son onde ; les fleurs dont ses bords sont tapissés, les feuilles vacillantes des tilleuls qui l'ombragent ? L'imitation, pour être vraie, n'a pas besoin d'être fervile. En Poësie, peut-être suffiroit-il d'indiquer l'image ; c'est le sentiment sur-tout qu'on doit approfondir.

Le défaut que j'ose relever ici dépare quelquefois les plus belles Poësies Allemandes. L'intérêt est coupé par d'harmonieuses inutilités : on voit revenir trop souvent *l'Argent des Eaux, l'Or des Moissons, l'Azur des Cieux, les Roses de l'Aurore, la Pourpre du Soleil, les bandes diaprées des nuages, les perles de la rosée, les réseaux transparents des gazons humides. Ici ce sont des feuilles qui se taisent*

*sur les extrémités des rameaux. Là c'est la jeunesse des bocages qui marque sa joie par de petits cris.*

M. Kleist fait un Poëme sur le Printemps. Parmi des peintures charmantes, voici celles qu'on y rencontre.

*La Poule, les plumes hérissées, se désole, & rappelle les cannetons qu'elle vient de couvrir : ceux-ci fuient la voix de leur mere adoptive, & barbotent dans le vivier, dont ils rongent les roseaux. Les Oies allongeant leurs cous & poussant des sifflemens aigus chassent loin de leurs petits le Barbet à long poil. Là bas le Lapin blanc est aux écoutes, & la Colombe se gratte le cou de sa patte pourprine.*

On m'avouera que des Oies qui sifflent ; une Colombe qui se gratte, un Lapin qui écoute, & un Barbet au long poil pouvoient fort bien ne pas entrer dans une description du Printemps, d'ailleurs pleine d'images nobles, fraîches & riantes, M.

POESIE ALLEMANDE. 17

M. *Gesner*, l'un des plus sages, des plus aimables & des plus parfaits Écrivains de l'Allemagne, se permet lui-même quelquefois dans ses Idiles des fictions un peu trop vuides de sens & qui tiennent à l'enfance de la Poësie.

L'Auteur de la Mort d'Abel suppose l'Amour parcourant les airs debout sur une feuille de rose comme le Dieu des mers sur sa conque. Cette rose est découpée en char traîné par des Zéphirs plus petits que des Abeilles : le Dieu dirige sa course sur le sein de Chloé & s'arrête sur le bord de son corset ; le Dieu alors descend, voltige autour de ce beau sein, & se repose juste au milieu : ensuite il remonte sur la feuille de rose qui s'envole & plane de nouveau dans les airs. Voilà tout ce que voit M. *Gesner* en pressant Chloé dans ses bras. Un Amant moins ingénieux que lui n'auroit vu que les charmes de sa maîtresse ; il eût été quelques momens infidèle à la Poësie, pour

C

être tout entier à l'Amour, & n'eût point transporté la fiction dans le sein de la plus douce réalité. Il faut se défier de la baguette de l'imagination; les prodiges qu'elle enfante ressemblent aux Jardins d'Armide, un souffle les fait disparaître; &, à tout prendre, la Raison est toujours le guide le plus sûr même pour les Poètes.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Les Allemands, en général, ne connoissent point assez les limites qui séparent les genres: ils confondent quelquefois le trivial & le familier, le sublime & le gigantesque. Je n'en suis point surpris: le génie est le créateur des Arts; le goût seul les perfectionne, & le goût est l'ouvrage du temps. Il a dû être plus tardif sur-tout chez une Nation qui a longtemps gardé ses anciennes mœurs. On remarque qu'il suit ordinairement les progrès de la corruption.

Les Odes Allemandes que j'ai sous les yeux vont me fournir quelques idées que je soumets aux lumières du Public,

Parmi les différens genres de Poësie l'Ode est sans contredit un des plus difficiles, & c'est un de ceux dans lequel les Muses naissantes s'effaïent le plus volontiers. On est convenu de dire que l'Ode doit avoir une marche impétueuse, hardie, pleine de délire, de fougue & d'écart. Il n'en faut pas davantage pour allumer de jeunes têtes qui se mettent à déraisonner par principe, & prennent pour de l'enthousiasme, des idées fausses, enflées de grands mots, & les rêveries incohérentes d'un cerveau échauffé par artifice. En traçant des règles à l'Ode, il ne falloit pas oublier la base de tout Ouvrage en vers, la Raison; mais la Raison jointe à cette imagination rapide, qui franchit les intervalles, court sur les idées intermédiaires, colorie à grands traits, & jette en passant

des masses de lumière où disparoît le fil indispensable qui la conduit. Ce fil ne manquoit point à *M. de la Mothe* ; mais il ne sçut point le cacher. On rit des vols de l'Opéra , parce qu'on apperçoit le mécanisme qui les dirige. Il en est de même des Faiseurs d'Odes qui se gaudent & n'ont qu'un effort factice. Quelquefois ils entrent le sublime , ils ne l'atteignent jamais.

C'est ce qu'on ne dira point de notre admirable *Rousséau* si haï de son Siècle , si mal apprécié par le nôtre , & si digne de l'estime de tous deux. Ordinairement l'infortune d'un grand homme défarme l'envie , & console la haine : sa mort au moins lui fait pardonner sa gloire & ses talens. *Rousséau* n'a pas même joui de ce triste avantage ; il fut malheureux ; il n'est plus , il est toujours persécuté. Quel opprobre pour les Lettres ! les inimitiés qu'elles enfantent ne respectent pas même les

rombeaux. Quoiqu'il en soit, l'*Horace* François vivra autant que la Langue dans laquelle il a écrit, & passera à la dernière postérité comme un modèle d'élévation, de justesse, de pompe, & sur-tout d'harmonie, la première qualité d'un Poète Lyrique. Ses Odes sacrées sont presque toutes des chefs-d'œuvres. Les Odes profanes n'ont de moins que la grandeur des sujets, si supérieurement rachetée par celle de l'exécution. Ceux qui lui refusent une ame sensible n'ont pas bien lû sans doute l'Ode à *la Postérité*, le Cantique d'*Ezéchias*, l'Ode à *Philomèle*, celle à M. le Comte *du Luc*, & plusieurs autres où ce reproche est si bien démenti.

Après *Rousseau*, en faveur duquel on voudra bien me pardonner cette digression, les Poètes Allemands sont ceux, je crois, qui ont le mieux connu le génie de l'Ode. Cela doit être; leur caractère a conservé cette fran-

chise mâle , cette indépendance qui convient au ton élevé de la muse Lyrique. Plus Philosophes que Courtisans , ils ne l'ont point prostituée à l'adulation , ils aiment mieux célébrer des vertus simples , que dimortaliser des crimes brillants ; & ils ne briguent point , pour prix de leurs accords , le sourir méprisant de la grandeur , qu'il ne faudroit jamais louer que quand elle est utile aux hommes. Le discrédit de l'Ode vient parmi nous de l'usage vit qu'on en a fait trop souvent. Un Sot est il en place ? c'est une Ode qu'on lui adresse. Un Monarque réussit-il dans une guerre injuste ? on le félicite , dans une Ode , de sa gloire meurtrière. Le Poëte n'apperçoit que le Laurier , il ne voit pas le sang qui en dégoute. Les Allemands n'ont jamais été coupables de cette bassesse , leur enthousiasme est pur. Presque tous leurs Poëmes Lyriques sont des especes d'Hymnes sacrées , élans involon-

taires d'un cœur affecté d'un sentiment profond, ou d'une imagination échauffée par de grands tableaux. C'est dommage qu'on n'y trouve point assez d'ordre & d'enchaînement dans les idées. M. *De Cramer*, par exemple, a traité beaucoup de Sujets tirés de l'Écriture; mais il n'y a pas une seule de ses Odes qui ne manque de cet ensemble & de cette liaison imperceptible qu'on exige, même dans ce genre toujours si mal défini. Cet Ecrivain, en imitant le délire des Prophetes, affecte leur obscurité: il se promène dans les régions célestes, s'entretient avec les Etres intellectuels, & ne se souvient pas assez qu'il parle à des Hommes. M. *de Wieland* est plus clair, plus suivi, mais aussi est-il moins Poète que Moraliste: il laisse *David* & *Pindare*, pour *Platon* & *Shaftersbury*. Ses Odes ont trop de raison pour qu'il ne s'y glisse point de la froideur: ce genre admet les pensées fortes, mais il exclud les **Dissertations**,

Je ne m'étendrai pas davantage sur les vices que j'ai cru appercevoir dans la Poësie Germanique. Toutes ces Remarques & toutes celles que je pourrois faire n'empêchent pas que je ne sois un de leur plus zélés Partisans. MM. *Schmidt* & *Gesner* peuvent disputer à *Théocrite* & à *Virgile* le prix du Poëme Pastoral. MM. *Lichtwer* & *Geller* dans les Fables égalent *Esopé*, *Phédre*, & n'ont de Maître que *La Fontaine*. L'aimable *Hagedorn* vaut quelquefois *Anacréon*, & M. *Haller* a répandu dans ses productions une Morale saine & aimable qu'*Horace* ne défavouroit pas. Je n'ai garde d'oublier M. *Wieland* à qui nous devons le joli Poëme de *Sélim* & *Sélina*, dont j'offre au Public une foible imitation. La lecture de ce petit ouvrage m'a si vivement intéressé, que je n'ai pu me refuser au plaisir de le mettre en vers françois; mais on ne doit point s'attendre à trouver dans cet essai la fraîcheur;

les graces, sur-tout cette couleur tendre & animée, qui caractérisent l'original.

Ce qui distinguera toujours les Poètes Allemands, parmi les autres Ecrivains, c'est une sorte de naïveté qui tient à leurs mœurs, & cette sensibilité profonde qu'ils puisent dans la contemplation, cette école du génie. La plupart de leurs ouvrages, sans la ressource des grands mouvemens, vous touchent, vous attendrissent par degrés, & amènent enfin ces larmes délicieuses qui partent du cœur & que l'esprit n'arrache jamais : c'est qu'ils sont simples & vrais ; c'est qu'ils peignent une âme pure, honnête, amie de l'humanité. Un Poète sur les bords du Rhin est, en quelque sorte, l'homme de la Nature ; il ne respire que pour l'étudier, il ne l'étudie que pour la peindre. Il ne connoît ni le fiel de la haine, ni les manéges de l'ambition, ni les fureurs de la jalousie ; il n'écrit point seulement pour exister dans

D

le souvenir des Hommes ; il écrit pour les rendre meilleurs , pour leur présenter sans cesse l'image-sacrée de la Vertu , ferrer les liens qui les unissent , changer leurs devoirs en plaisirs , & les disposer à ces passions douces qui ont souvent réconcilié le Sage avec la peine de vivre.

Tels devoient être ceux qui se livrent au commerce des Muses : mais , pour cela , il ne faudroit point respirer un air que tous les vices empoisonnent ; il ne faudroit point habiter un País , où l'égoïsme brise tous les nœuds , détruit tous les rapports , éteint le véritable enthousiasme : il ne faudroit point s'abandonner à une philosophie qui ferme l'ame , sèche l'imagination , regarde en pitié les arts qui développent la sensibilité , & n'apprend rien à l'homme , sinon , qu'il est méchant & malheureux. O Germanie ! nos beaux-jours sont évanouis , les tiens commencent. Tu renfermes

dans ton sein tout ce qui élève un Peuple au-dessus des autres , des mœurs , des talens & des vertus : ta simplicité se défend encore contre l'invasion du luxe ; & notre frivolité dédaigneuse est forcée de rendre hommage aux grands Hommes que tu produis.

L'une des preuves de leur supériorité est l'union qui regne entre tant de Rivaux , tableau touchant qui d'un côté élève l'ame, & de l'autre la révolte contre celui que nous avons , tous les jours , sous les yeux. Les *Gesner*, les *Cramer*, les *Klopstock* &c. &c. sont liés de la plus tendre amitié : ils se suffisent , s'éclairent , se consolent , & s'embrassent sous le même laurier. Jamais la Satyre n'a souillé leur plume : jamais l'amour-propre ne les a poussés à ces excès deshonorans , que les plus beaux ouvrages ne rachètent point aux yeux de la Raison. La honnêteté , la candeur , la simplicité forment de ces Hommes de génie une société céleste où

font en commun les lumieres , les peines & les plaisirs. Quel exemple pour nos gens de lettres ; mais hélas ! quel contraste ! il leur est échappé , depuis quelques années , une foule d'écrits polémiques pleins d'emportement , d'injures , de fiel , & de bassesse. A les juger par le venin qu'ils distillent , on les prendroit pour des Théologiens , des Sectaires ou des dévots : ils se déchirent , se calomnient , s'avilissent , tour-à-tour , dans ce beau Siècle qu'ils ont nommé le Siècle de la Philosophie , de la bienfaisance & de la vérité. Il semble même que plusieurs personnes dans le monde soient complices de cette anarchie Littéraire. Ce nouveau genre de gladiateurs amuse leur indolence , les entretient dans une joie maligne , & leur fournit une occasion de mépriser ; plaisir vraiment sensuel pour ceux qui ne s'estiment pas eux-mêmes ! sur notre Parnasse , tout est parti , brigade & convention ; Paris compte une foule

de Bureaux d'esprit, qui forment autant de Publics différens, tous redoutables, exigeants susceptibles, jaloux de leur souveraineté : chacun d'eux favorise ses créatures; les arrêts des uns sont cassés par les autres. On connoît de ces Mécènes subalternes, qui s'établissent ennemis irréconciliables de gens qu'ils n'ont jamais vûs, & les détestent par procuration, si l'on peut le dire, sous le seul prétexte qu'ils ne sont pas de leur coterie, & ne s'extasient pas pour leurs protégés. Dans cette fureur de cabales, dans ce choc d'intérêts opposés, les haines s'allument, se prolongent, deviennent éternelles. Voilà, je crois, une des causes de toutes les querelles qui s'élèvent parmi nos beaux-esprits infortunés; car je leur rends assez de justice pour croire que leur cœur a gémi plus d'une fois des travers de leur imagination : il est impossible qu'ils réfléchissent un moment, sans rougir de ces foiblesses qui les déshono-

rent, énervent leur génie, tuent leur sensibilité, & leur enlèvent la plus douce récompense de leurs travaux, en les privant de l'affection de leurs contemporains.

Il est bien sûr que dans cette espèce d'état de guerre où se trouve aujourd'hui la littérature, une tête un peu ardente a de la peine à se contenir & à se défendre contre le torrent : souvent un esprit né bon se dénature par l'exemple, par l'ascendant des circonstances & l'entraînement des mœurs publiques. Mais ne vaut-il pas mieux fournir des moyens d'échapper à la contagion, que d'alléguer des motifs qui la justifient ?

O toi, qui sacrifies aux Muses comme à des Furies ; toi qu'attristent les succès de tes Rivaux ; toi, dont l'ame foible, languissante & flétrie, se croit active & forte, parce qu'elle sent la haine & connoît la vengeance ; si tu es jeune encore, il est un moyen de te guérir ;

fuis , malheureux, fuis avec un Ami , s'il t'en  
 reste un, dans la profondeur des folitudes cham-  
 pêtres : là, ressuscite en toi l'Homme éteint ,  
 l'homme dégradé , l'homme enfin mort au bon-  
 heur & à la vertu : rajeunis tes sens, tes idées,  
 lève tes regards, vois, & respire. Tout brûlé  
 des passions de la Ville, tu as besoins d'un air  
 pur qui te vivifie, de spectacles qui t'aident à  
 penser. Contemple, ce qu'on n'appèrçoit pas à  
 travers nos brouillards & nos vices, la pompe  
 des Cieux, la majesté des Campagnes, ce cal-  
 me intéressant qui crie à l'homme sensible ; re-  
 viens à la Nature. Enfoncé dans son sein, tu  
 rougiras bientôt de cette existence artificielle  
 que tu traînois dans l'opprobre, ayant toujours  
 la gloire en perspective : tu conviendras que  
 cette gloire même ne vaut pas les travaux  
 qu'elle coûte, les ennemis qu'elle attire, les  
 regrets qui l'accompagnent ; & tu n'immoleras  
 plus la paix d'un cœur libre à ce météore fugi-

32 *IDÉE DE LA POÉSIE ALLEM.*

tif, qui presque toujours échappe aux vivans ;  
& ne se fixe qu'autour de quelques tombeaux  
que l'Envie lui dispute. C'est au milieu de ces  
leçons fortes & touchantes que l'esprit s'élève &  
qu'on cesse de haïr ses semblables. Aux convul-  
sions de l'amour-propre succéderont les épan-  
chemens de l'amitié, une douce énergie rem-  
placera la fièvre qui te dévorait, &, dans une  
extase tranquille, des larmes couleront de tes  
yeux dessillés : ces larmes involontaires &  
muettes qui prouvent que la bienfaisance n'est  
point étrangère à l'Être ému qui les répand.  
Alors, replonge-toi dans le chaos des Villes ;  
tu leur dois un exemple : alors, si tu le veux  
écrire, tu seras éloquent, & tu pardonneras à  
ceux qui le feront plus que toi. Dans tes ouvra-  
ges passeront quelques teintes de ces tableaux  
vastes qui t'auront frappé ; & tu sentiras, qu'il  
faut commencer par être bon, avant de son-  
ger à devenir sublime.

✍

*SELIM*

M.  
ivans,  
beaux  
de ces  
toit  
convul-  
épu-  
e rom-  
ou une  
de tes  
mes it  
te n'est  
grand.  
illes ;  
venn-  
à  
nova"  
leux  
qu'il  
son-  
LIM



*J. Bowen inv.*

*H. De Chendt Sculp.*

S É L I M  
 E T S É L I M A ,  
 P O È M E.

L O I N de l'orgueil des cours, loin du fracas des villes  
 Sélim jeune & charmant, formé pour le bonheur,  
 Sous de rustiques toits couloit des jours tranquilles,  
 Et dans l'indépendance avoit mis sa grandeur.  
 Esprit, graces, noblesse, ame sensible & pure,  
 Sélim rassembloit tout, hors cet organe heureux,  
 Qui voit, parcourt, embrasse & la Terre & les Cieux  
 Et sans qui l'homme, hélas ! est mort à la Nature.  
 Aveugle à sa naissance, il n'apperceut jamais  
 Ces vastes horizons où s'égaré la vue,  
 Ni les formes des corps, ni ces brillants effets,  
 Ces couleurs dont le jour dore & teint les objets,  
 Ni de ce globe en feu la superbe étendue.  
 Un céleste rayon dans son ame avoit lui ;

E

Mais l'auguste Univers étoit fermé pour lui.  
 Sa bouche cependant n'exhale aucune plainte :  
 Jamais , loin de sa sphère , il n'étend ses desirs ;  
 Des regrets importuns il repousse l'atteinte ,  
 Et toujours près de lui retrouve ses plaisirs.  
 Ce qui charme surtout sa paisible existence ,  
 C'est Sélima , l'honneur des hameaux d'alentour ,  
 Sélima sa compagne , objet de son amour ;  
 De cet amour si doux , commencé des l'enfance ,  
 Accru dans la jeunesse , & payé de retour.  
 Ils s'adorent tous deux sans remords & sans crainte ;  
 Jamais un tendre aveu n'amène un repentir :  
 Ils ne connoissent point la bizarre contrainte  
 De n'oser exprimer ce qu'Amour fait sentir.  
 Les attraits fabuleux , la grace enchanteresse  
 Dont , aux dépens d'Hébé , de Flore & de Cypris ,  
 Tibulle , Ovide , Horace ont paré leur maîtresse ,  
 La seule Sélima les a tous réunis.  
 Son regard est semblable aux rayons adoucis  
 Que sur les nuits d'été Diane aime à répandre :

On voit dans ses yeux bleus le reflet d'un cœur tendre ;  
Son teint est animé du plus frais coloris ,  
Et présente au Zéphir , heureux de s'y méprendre ,  
La pourpre de la Rose , & la blancheur du Lis ;  
Mais ce divin accord des couleurs les plus belles  
Vainement pour Sélim brilloit dans Sélima :  
Il ne la voïoit point ; cependant il l'aima.  
Amours de l'âge d'or , vous étiez moins fidelles !

Dans un de ces beaux jours dont brille le printems,  
Quand le Lilas se mêle à l'Épine fleurie ,  
Viens , Sélima , dit-il ; viens , ô ma seule Amie ,  
Je me sens invité par la fraîcheur des champs ;  
A travers les rosiers le Zéphir nous appelle ,  
Une influence pure a réchauffé les airs ,  
Les hôtes des forêts reprennent leurs concerts ,  
Ils chantent le retour de la saison nouvelle.  
Viens chercher avec moi le plus prochain verger ;  
Des vents doux , secouant leurs aïles caressantes ,  
Disperfont le parfum des tiges renaissantes ,  
Et portent jusqu'à nous l'odeur de l'oranger.

Le Rossignol pour toi médite un air plus tendre.  
 Les fleurs vont sur tes pas frémir de volupté :  
 Ces ondes, qui de loin semblent se faire entendre,  
 Interrompent leur cours, à tes pieds arrêté.  
 Reçois l'encens des fleurs, & celui des bocages ;  
 Reçois de l'Univers les amoureux hommages :  
 Tu les mériterois, même sans la beauté.

Sélima l'accompagne au fond d'un bosquet sombre,  
 Où le réséda croît, sur le bord d'un ruisseau  
 Dont la fraîcheur ajoute à la fraîcheur de l'ombre,  
 Et qui voit le Jasmin se mirer dans son eau.  
 C'est là que ce beau couple, ivre avec innocence,  
 Réunit en un point tous les instans du jour :  
 C'est là qu'il ressentit ta divine influence,  
 Jeunesse de l'année, ô saison de l'amour,  
 Salutaire Printems ! de leurs branches touffues  
 Des Saules enlacés couvroient nos deux Amants.  
 Combien de vérité dans leurs épanchemens !  
 Le plaisir suspendoit leurs ames confondues :  
 Un seul de leurs soupirs valoit tous nos sermens.

Ils s'éloignent enfin de ce bois solitaire.  
Quel air pur & ferein, s'écrioit Sélima !  
Je sens jusqu'à mon cœur pénétrer la lumière.  
Soleil, Astre de feu, dont le regard m'éclaire,  
Toi, que l'Etre éternel de son souffle alluma,  
Qui luis & sur les monts, & sur l'humble bruyère ;  
Oui, c'est de tes raïons que le Ciel nous forma.  
O quel ravissement de voir dans les bocages,  
Ton or étinceler sur les naiffans feuillages,  
Flotter sur les moissons, se jouer sur les fleurs !  
Sélim . ô mon Ami, toi que l'Etre suprême  
Me donna, pour combler ses plus chères faveurs,  
Que ne peux-tu goûter, aussi bien que moi-même,  
Le charme du Soleil & celui des couleurs !

Quel est donc, dit Sélim, le transport qui t'agite,  
Ce sentiment profond, si plein de volupté ?  
D'où vient qu'à le connoître en vain mon cœur s'excite ?  
Moi, je n'éprouve rien, ( & même à ton côté, )  
Lorsque ta voix me nomme ou l'ombre ou la clarté.  
Qu'est-ce, ma Sélima, que le verd des prairies,

Les reflets du Soleil sur les plaines fleuries ,  
Les couleurs , leur effet , & leur variété ?  
Le doux parfum des champs m'a toujours enchanté ;  
Quand je touche au gazon , sa moleffe me flatte ,  
Mon ame est pour les sons sensible & délicate ;  
Mais le reste pour moi n'est plus qu'obscurité.  
Ce Soleil cependant , ce Soleil si vanté ,  
Précipite mon sang , l'échauffe , le dilate :  
Je sens son influence , & non pas sa beauté.  
Seroit-il préférable aux vapeurs odorantes  
Que répandent dans l'air les zéphirs du matin ?  
Surpasse-t-il enfin ces extases charmantes  
Que j'éprouve , en pressant Sélîma sur mon sein ?  
Combien alors le sens , que tu nommes la vue ,  
Paroîtroit le plus doux à mon ame éperdue !  
Quel est donc ce mystère , & quel bonheur , dis-moi ,  
Peut manquer à Sélîm si fortuné par toi ?  
Quand sur un lit de fleurs , près d'une source pure ,  
J'abandonne mes sens aux charmes du repos ,  
J'entends avec plaisir la cascade des flots.

L'arbre qu'émeut le vent me plaît par son murmure.  
Au rameau qui frémit, à la chute des eaux,  
Longtems, quoiqu'affoupi, je prête encor l'oreille :  
Zéphir rafraîchit l'air, & son souffle m'éveille,  
Dans un monde nouveau je me crois transporté,  
Et ne fors, Sélîma, de cette ivresse heureuse,  
Que quand un Rossignol, sur ma tête arrêté,  
Exprime en sons plaintifs sa langueur amoureuse,  
Et soupire les feux dont il est agité.  
Mon cœur se laisse aller à sa tendre harmonie :  
Alors, tous mes esprits & tous mes sentimens  
Demeurent enchainés par cette mélodie,  
Le charme des Mortels & surtout des Amans.  
Oui, d'un Dieu même alors la présence m'enflâme ;  
Il me parle, il m'embrase, & semble, en ces momens,  
Dans chacun de mes sens distribuer mon ame.  
Mais rien, ô Sélîma, rien ne peut égaler  
Ce feu subtil & doux, cette ardeur pénétrante,  
Ce délire amoureux dont je me sens troubler,  
Quand j'enlace mes bras aux bras de mon Amante.

Idole de mon cœur, que n'éprouvé-je pas,  
Lorsque j'entends de loin le seul bruit de tes pas!  
Qu'est-il de comparable aux baisers de ta bouche,  
A ces baisers donnés & rendus tour-à-tour,  
Au tact si délicat de ta main qui me touche,  
Au doux son de ta voix quand il peint notre amour!  
Que j'aime ce transport, repartit la Bergere!  
Ton amour me ravit: ah! l'ai-je mérité?  
M'aimeras-tu toujours? Certaine de te plaire,  
Non, je ne veux jamais d'autre félicité.  
Si tu changeois, hélas! j'en mourrois de tristesse...  
Mais tu ne peux changer; nos cœurs sont trop unis;  
Par de secrets liens ils sont trop assortis;  
Et le tems doit encore affermir leur tendresse.  
Mais, dis, mon bien-aimé, dis-moi donc quel bonheur,  
Qu'est-ce qui m'a valu le présent de ton cœur?  
Au comble des plaisirs, leur cause m'intéresse.  
C'est par les yeux sur-tout que l'Amour s'introduit;  
Sur des charmes divers il fonde son empire:  
Chacun cherche, en aimant, l'attrait qui l'a séduit:

L'un

L'un aime un teint de rose, & l'autre un doux sourire;  
Pour un air de candeur celui-là s'attendrit;  
Cet autre cède enfin au regard qui l'attire.  
Moi que tu n'as point vue, & qui ne sçais qu'aimer,  
Quel est donc mon secret pour t'avoir sçu charmer ?

A peine je connus & je goutai la vie,  
Dit Sélim, en serrant la main de Sélima,  
Mon ame fut sur-tout ouverte à l'harmonie.  
Plus que tous les plaisirs, ce plaisir m'enflâma.  
Pendant les jours entiers j'allois dans les bocages  
De leurs hôtes ailés écouter les ramages.  
L'Abeille bourdonnant dans le creux des vallons,  
La source qui murmure à travers les buissons,  
Sous les saules fleuris le roseau qui soupire,  
Et le Zéphir, errant sur la cime des monts,  
Tout cela me charmoit plus que je ne puis dire.  
Un soir, c'étoit le soir d'un beau jour du printems,  
Je révois, étendu sous la verte feuillée,  
Respirant la Nature & le parfum des champs:  
Soudain par une voix mon ame est réveillée,

J'écoute... C'étoit toi ; sous un ombrage frais ,  
Solitaire , croyant n'être pas entendue ,  
Dans le calme des bois , plus libre & plus émue ,  
Tu permis à ta voix de trahir tes secrets.  
Je fentis à l'instant une flamme inconnue ;  
Je favourois ces sons , cet accent séducteur  
Qu'un trop fidèle écho répétoit à mon cœur.  
Tu cessas , & je crus que j'allois cesser d'être.  
Combien il m'échappa de pleurs & de soupirs !  
Je cherchois cette voix qui m'avoit fait renaitre ;  
J'avois , en la perdant , perdu tous mes plaisirs.  
Je crus la retrouver , je crus encor l'entendre.  
A mon illusion mon cœur abandonné  
Chériffoit une erreur qui le rendoit plus tendre ,  
Et de ses mouvemens il sembloit étonné.  
Cette voix résonnoit sans cesse à mes oreilles ,  
Me faivoit dans les bois , sous l'abri de nos treilles ,  
Et de ses doux accords j'étois environné.  
Que devint , Sélima , le Mortel qui t'adore ,  
Lorsqu'en tes bras porté pour la première fois ,

Dans tes discours touchans il reconnut la voix,  
Qui l'avoit tant séduit , qui le séduit encore ?  
Peindre ce sentiment , ce feroit l'affoiblir.  
Je tombai sur ton sein . . . . accablé de plaisir.  
Tu sçais depuis ce temps , par quelle sympathie  
Se sont liés nos cœurs toujours plus amoureux ;  
Comment ils ont compris, qu'en leur donnant la vie,  
L'un pour l'autre le Ciel les a formés tous deux.  
Tu sçais bien que te plaire est mon unique envie,  
Et que ton cher Sélim , te consacrant ses jours ,  
Ne veut d'autre bonheur que de t'aimer toujours.  
J'ai pourtant quelquefois désiré l'avantage,  
Que notre Dieu t'accorde , & qu'il m'a refusé ;  
Mais si de cette ardeur je me sens embrasé,  
C'est pour le contempler dans son plus bel ouvrage ;  
C'est pour voir Sélima : qu'il voile à mes regards.  
Cet éclat dont tu dis que le Ciel se décore,  
La pompe du Printems , le lever de l'Aurore ,  
Tout ce que tu m'as peint des nuages épars.  
Arbitre souverain , Etre bon que j'atteste ,

F ij.

Devant qui de nos cœurs les replis sont ouverts ;  
Montre-moi ce que j'aime, & cache-moi le reste :  
Si je vois Sélima, j'aurai vû l'Univers.  
Mais parle, ce desir pourroit-il être un crime ?  
Souvent, quand nos Bergers célèbrent tes appas,  
Je rougis en secret de ne comprendre pas  
Ce que leur œil saisit, ce que leur bouche exprime.  
Qu'est-ce qu'ils veulent dire, en vantant tes cheveux  
Qui tombent sur ton sein en longs anneaux d'ébène,  
Et ta gorge d'albâtre, & ton œil plein de feux,  
Et tes bras, où l'azur nuance chaque veine ?  
Ma chere Sélima, quel seroit mon bonheur,  
Si le Ciel tout-à-coup m'accordoit la puissance  
D'entendre tes regards, d'y lire ton ardeur ;  
De m'enivrer des biens que donne ta présence,  
Et de surprendre enfin dans tes yeux éperdus  
Tout ce que ta belle ame enferme de vertus !  
Qu'il doit être touchant cet inconnu langage,  
Ce sens qui, m'as-tu dit, réunit tous les sens,  
Interprète muet de tous les sentimens,

Qui parle, qui répond, explique le visage,  
Retentit sans les sons, parle sans les accens!  
Par lui supportant mieux les ennuis de l'attente,  
T'apercevant de loin, je te verrois présente,  
Et volerois d'avance à tes embrassemens;  
Bienfait vraiment céleste! O faveur ravissante!

Quel trésor, Sélima, pour le cœur des Amans.

Eh bien! dit-elle, Eh bien! mon Ami, prends courage:  
L'espoir se glisse encor dans mon cœur amoureux;  
Tu n'es pas loin peut-être, au moins je le présume,  
D'obtenir, de goûter ce doux présent des Cieux.

Mais, déjà le Soleil, caché par la montagne,  
De ses rayons mourans effleuroit la campagne,  
Et la fraîcheur des nuits, descendant sur les bois,  
Invite nos Amans à rentrer sous leurs toits.  
Le plaisir leur sourit du seuil de leur chaumière,  
Et le sommeil bientôt va fermer leur paupière.

Sélima respiroit un repos précieux,  
Lorsqu'elle vit en songe un habitant des sphères,  
Le plus consolateur des esprits tutélaires,

Et le plus satisfait, lorsqu'il voit des heureux;  
Sa tête raïonnoit des plus vives lumières;  
Des touffes de jasmin renouoient ses cheveux;  
D'une voix, qu'on prendroit pour le son d'une lyre,  
Il dit à Sélîma qui l'écoute & l'admire :  
Jeune fille, je viens pour couronner tes vœux.  
Mes regards ont vû croître, & fleurir ta jeunesse,  
Et dirigeant tes pas, quoiqu'absent de tes yeux,  
Je t'ai, dès le berceau, prodigué ma tendresse.  
Sur le sein de ta mère alors que tu jouois,  
Oui, c'est moi, Sélîma, moi, que tu caressois.  
C'est moi qui fus témoin de ton premier sourire.  
J'allois, pendant l'Eté, rafraîchir ton sommeil,  
Et femois sur ton teint les roses du réveil;  
C'est par moi seul enfin que Sélîma respire.  
Je lisois dans ton cœur aux matins du printems,  
Lorsque, sans le sçavoir, de desirs consumée,  
Errante sans dessein sous les berceaux naissans,  
Tu sentoïis le besoin d'aimer & d'être aimée.  
Je veillois dans ce bois, inaccessible au jour.

Où Sélim vint l'entendre , & connoître l'amour.  
Vous êtes vertueux , votre sort m'intéresse ;  
Votre bonheur importe à la Divinité.  
Oui , ton Sélim verra le jour & sa maîtresse ;  
Et des mains de l'Amour recevra la clarté.  
Au sommet de ces monts qui couronnent la plaine ,  
Un ruisseau prend sa source , & s'enfuit sur l'arène.  
Là naît , parmi des rocs , un végétal puissant ,  
Une plante divine , aux humains peu connue ,  
Son parfum la décèle , elle échappe à la vue ;  
Sa fleur jette l'éclat de l'or le plus brillant ;  
Mais elle croît sous l'herbe , & sans être aperçue ,  
Comme tant de trésors , qui germent sous vos pas ,  
Et pourroient des mortels retarder le trépas.  
Cours , détache sa fleur de sa tige odorante ;  
Sur les yeux de Sélim il faudra l'exprimer :  
Tu verras aussitôt ses regards s'enflâmer ;  
Le jour naîtra pour lui , sous les doigts d'une Amante.  
Il dit , & disparut , dans les airs emporté.  
A son ravissement Sélîma s'abandonne ;

Ce rêve l'attendrit bien plus qu'il ne l'étonne :  
Elle en prévoit la fuite , & son cœur enchanté ,  
Au gré de ses desirs , y voit la vérité.  
Elle se lève , & court , dès l'Aurore naissante.  
Plus doux matin jamais n'annonça jour plus beau.  
Le mont perce la nue , & déjà se présente.  
Sélîma reconnoît le sinueux ruisseau  
Qui sourdit dans les rocs , & s'échappe & serpente ;  
De la plante embaumée elle a senti l'odeur :  
Elle accourt , l'apperçoit , & , d'une main tremblante,  
Pour obéir au Sylphe , en détache la fleur.  
Fière de ce trésor , elle jouit d'avance  
Des transports de Sélîm , de sa reconnoissance ,  
Lorsque muet , ravi , les yeux par elle ouverts ,  
Au sein de son Amante , il verra l'Univers.  
De ses plus vifs rayons le Midi se couronne.  
Sélîma ne sent point le poids de la chaleur :  
La joie est dans ses yeux ainsi que dans son cœur.  
L'Amour sçait alléger les travaux qu'il ordonne.  
Le chemin disparoit , la fatigue avec lui.

Mais

Mais cependant Sélim, plongé dans son ennui,  
S'inquiète, frémit, appelle son Amante.

Qu'a-t-elle fait, depuis que le Soleil a lui?  
Sélim n'est plus heureux, sitôt qu'elle est absente.  
Elle revient enfin, & l'Amant ranimé

Se contente bientôt d'une légère excuse:  
En des bras caressants il tombe défarmé.

Sélina voudroit feindre, & déjà s'en accuse.  
Toute entiere à l'espoir qui la fait tressaillir,  
Elle n'ose expliquer, ni cacher son plaisir.

Près de leur humble toit s'éleve une colline,  
D'où l'œil au loin s'étend sur de riches vallons,  
Des païsages frais, d'abondantes moissons,  
Des forêts, des vergers que sa hauteur domine:  
C'est là que, sous l'abri d'un buisson d'aubépien  
Ils s'en vont quelquefois, vers la fin d'un beau jour,  
Dans la douce langueur d'une extase divine,  
Cacher à tous les yeux leur solitaire amour.  
Ils y montent tous deux; pleine d'impatience  
Le cœur entre la crainte & l'espoir palpitant,

La tendre Sélina, qui compte chaque instant,  
Ose enfin de la plante éprouver la puissance.  
Sur les yeux de Sélim par des soins bienfaiteurs  
Elle exprime en tremblant le philtre salutaire ;  
C'est l'Amour qui conduit la main de la Bergere ;  
Les zéphirs pesent plus en courant sur les fleurs.  
L'épreuve réussit, la membrane se brise,  
Le rayon de la vue étincelle , & soudain  
Notre Amante charmée encor plus que surprise  
S'échappe & fuit derrière un Olivier voisin.  
Affailli des clartés dont brille l'hémisphère,  
Il n'aperçoit d'abord qu'un océan de feux ;  
En les éblouissant, tout échappe à ses yeux.  
Il veut en vain fixer ce faisceau de lumière ;  
Son éclat est si vif qu'il ne peut l'endurer,  
Et le Soleil l'aveugle au lieu de l'éclairer.  
Cependant il s'essaye, il distingue , envisage ;  
L'horison par degré devant lui se dégage....  
Sélim voit ; tout son corps frémit d'étonnement.  
L'Univers s'offre à lui dans sa pompe riante ,

Et dans cette saison où la Nature enfante ;  
Chaque regard lui cause un long enchantement.  
Il voit de mille objets l'étonnante Féerie ;  
Le Soleil à flots d'or inonde les côteaux ,  
Et par cent jets de feu fait scintiller les eaux.  
Tout respandit au loin : cette herbe est fleurie ,  
L'azur des Cieux se peint au cristal des ruisseaux ,  
Le lierre sur ces monts aux palmiers se marie ,  
Et ces cédres ont vu reverdir leurs rameaux.  
Quel spectacle , ô Sélim ! Il demeure immobile ;  
Il admire d'un œil fixe & respectueux ,  
De la Terre & du Ciel l'ordre majestueux ,  
Et de l'Astre des Jours l'orbe auguste & tranquille.  
Longtems muet , enfin il exprime en ces mots  
Les transports excités par tous ces grands tableaux.  
Qu'éprouvé-je ! quel monde à mes yeux se découvre !  
Où laissai-je mon corps ? dans cette immensité ,  
Devant moi tout-à-coup est-ce le Ciel qui s'ouvre !  
Mon œil erre incertain , toujours plus enchanté.  
Que d'effets , de trésors , de formes inconnues !

Est-ce la vue , ô Dieux ! font-ce là les couleurs ?  
Est-ce là le Soleil qui brûle au haut des nues ,  
Et dont l'éclat au loin vacille sur les fleurs ?  
Quel rayonnant amas de beautés que j'ignore !  
Que de sensations pour moi viennent d'éclorre !  
D'où vient qu'interrompus les sons & les accens  
Ne viennent plus frapper mon attentive oreille !  
La vue a-t-elle en moi détruit les autres sens ?  
Mon odorat n'a plus de parfum qui l'éveille.  
Les oiseaux du bocage ont oublié leurs chants.  
Mais non ; voici mon corps ; j'occupois cette place :  
La Rose sous mes pas exhale son encens ;  
Les oiseaux m'ont rendu leurs concerts ravissans ,  
J'acquiers de plus en plus ; rien en moi ne s'efface.  
C'est moi..mais Sélima..quel est mon trouble affreux !  
De ses doigts délicats elle a pressé mes yeux ;  
Elle m'a fui soudain ; mon ame est allarmée.  
Ah ! ne m'entends-tu pas ? Ah ! dis , ma bien-aimée ,  
Qu'ai-je besoin sans toi du spectacle des Cieux ?  
C'est pour tout embellir que mon Dieu t'a formée.

Peut-être es-tu le prix du présent qu'il m'a fait ?  
Quoi ! veut-il me forcer de haïr son bienfait ?  
En vain sur cent Beautés mon œil ravi s'éclaire.  
C'est pour voir Sélima que j'aime la lumière.  
Dieu ! m'enlevant l'objet qui me rend fortuné,  
Tu m'ôterois bien plus que tu ne m'as donné.  
Referme l'Univers, & rends-moi mon Amante :  
Ce superbe appareil ne vaut pas mes amours.  
Avant tes dons, hélas ! mon ame étoit contente,  
Et, grace à Sélima, j'ai connu les beaux jours.  
Où suis-je ? Je me meurs. Quelle extase soudaine !  
Et quel feu dans mon sang coule de veine en veine ?  
Vers quel objet nouveau je me sens emporté !  
Je nage dans la joie & dans la volupté.  
Ah ! je n'avois rien vu... c'est Sélima ! c'est elle !  
Mon cœur m'en avertit encor plus que mes yeux.  
Oui, c'est toi, je le sens, je suis enfin heureux !  
Le Ciel est plus serein, & la Terre est plus belle.  
Révai-je ? est-il bien vrai ? Sélima, je te vois :  
Puisse-je en un instant te regarder cent fois !

Voilà ton front ferein , voilà ta chevelure,  
 Que l'éclat de tes yeux embellit la Nature !  
 Tu me l'avois bien dit : sans doute dans ces yeux  
 Se peint le sentiment de ton ame si tendre.  
 Dans tes moindres regards elle aime à se répandre.  
 Je me sens éblouir... Ah ! détourne leurs feux.  
 Arrête... Que fais-tu ? . . . J'ai perdu la lumiere...  
 Ne me les cache plus... Veux-tu donc mon trépas?...  
 Que s'éteigne plutôt le Soleil qui m'éclaire !  
 Mon ame est dans la nuit , quand je ne les vois pas.  
 Leur muette éloquence & m'échauffe & m'étonne.  
 Oui, c'est là que mon cœur au tien s'ouvre à son tour.  
 Ma chere Sélima , je tremble , je frissonne ,  
 S'ils cessent un instant de me parler d'amour.  
 Tels étoient ses discours , ses transports, son délire.  
 L'aspect de son Amante a rajeuni ses sens ;  
 Ce n'est point le Soleil , c'est elle qu'il admire.  
 Il admire , il contemple , il baise en même temps ,  
 Cette bouche où la rose & fleurit & respire ;  
 L'ébène si vanté de ses cheveux flottans ,

Son sein demi-voilé qui sans cesse l'attire ;  
Et les yeux de Sélim, peignant ce qu'il desire ,  
Sont avides toujours, quoique toujours contents ;  
O Ciel ! s'écrioit-il , en la voyant fourire !  
Tu combles mes desirs & ma félicité :  
Tu choisis le printems pour m'offrir la beauté !  
La paisible clarté décroît par intervalle ;  
D'une teinte plus douce elle empreint les tableaux ;  
L'œil de Sélim, errant dans un riche dédale ,  
Voit la Nature encor sous des aspects nouveaux ;  
Mais insensiblement les ombres s'épaïffissent ;  
Le crépuscule éteint & confond les couleurs.  
Les vallons, les vergers, les côteaux s'obscurcissent ;  
C'est à leurs parfums seuls qu'on reconnoît les fleurs ,  
Et la nuit qui s'approche , en dépliant ses voiles ,  
Seme autour de son char l'or mouvant des étoiles ,  
La tranquille Phœbé se lève avec splendeur ,  
Et parcourt de l'Ether la vaste profondeur.  
O calme intéressant de la nuit solitaire !  
Une gravité douce , une agréable horreur

56 S É L I M , P O È M E .

S'empare de Sélim , qui bien loin de la Terre

Élève vers le Ciel son esprit & son cœur.

Après un long silence il tourne avec extase

Ses yeux vers Sélima que ce regard embrase ,

La presse entre ses bras , & , dans ce doux moment ,

Son sein est inondé des pleurs de son Amant.

Emporté loin de lui par un transport sublime ,

Sélim s'écrie alors ! qu'il est grand , Sélima ,

L'Etre qui fit les Cieux , l'Etre qui te forma !

Il dit , le cahos cesse , il souffle , tout s'anime.

Partout dans chaque objet je le vois , je le sens :

C'est lui qui parfuma l'haleine du printemps.

Tout ce Ciel étoilé roule au bas de son Trône.

Il colore la nue , il rafraichit les vents ,

Il vit , & se répand dans l'air qui m'entourne.

Sélima , Sélima , consacrons-lui nos jours ,

Si fortunés par lui , bénissons-le toujours ;

Et pour culte offrons-lui le bonheur qu'il nous donne.



LE

L É R É V É  
D'UN MUSULMAN.

**L**es Zéphirs se jouoient dans les tresses de Flore;  
 Les gazons parfumés invitoient les Amans,  
 Et le Soleil doroit de ses rayons mourans  
 Le faite du Serrail & les flots du Bosphore.  
     Pressant des piles de carreaux,  
     Un cercle de jeunes Sultanes,  
     Dans les Jardins, loin des regards profanes,  
 Respiroit tristement le frais & le repos.  
 Ministres assidus de la mélancolie,  
 Leurs affreux Surveillans augmentoient leurs douleurs,  
 Tels des épouvantails, placés dans la prairie,  
 Écartent les oiseaux du calice des fleurs.  
 Cependant le Muphti, dans sa belle retraite,  
     Débarrassé du Service divin,  
     Sous des bosquets de mirte & de jasmin,

H

Panché sur une Esclave 'amoureuse & discrète ;

Oubloît dans des flots de vin ,

Sa raison , la Mosquée , & la Loi du Prophète.

Le jeune Usbeck , sage dès son printemps ,

Le front baissé , l'œil fixe , erroit sur le rivage :

Il méditoit , quel emploi pour son âge !

Sur le sort des Mortels , trompés par les méchans.

Il étoit bon , sur-tout plein de courage ,

Ami des malheureux , ennemi des tyrans.

De sa Religion les absurdes chimères ,

Loin de l'édifier , allumoient sa fureur.

Il ne voyoit dans ses honteux mystères

Qu'un hardi fanatisme , appuyé sur l'erreur ,

Son Dieu deshonoré par un Législateur ,

Et le glaive toujours prêt d'égorger ses frères.

Roi des Cieux, disoit-il, ô toi , qui vois mon cœur ;

Suffoqué de sanglots & de larmes amères ,

Daigne y verser tes plus pures lumières ;

Sois mon arbitre & mon consolateur.

Quel est , grand Dieu , le culte qui t'honore ?

Où se cache la vérité ?

Un Fourbe l'enseigna ; moi , je la cherche encore.

Ah ! le doute est vertu , dans cette obscurité.

Dis , & le jour naîtra : parmi l'or des nuages ,

Parois , parle toi-même aux malheureux humains ;

Dis-leur ; voilà ma Loi. Que la voix des orages

Annonce aux Nations tes decrets souverains ;

Et , si la foudre échappe de tes mains ,

Que ce soit pour punir nos Prêtres & nos Mages

Qui , te substituant mille fantômes vains ,

De leur fausse doctrine empoisonnent les âges.

Sois le Dieu , le Pontife , écrase nos autels ;

Que sous les mêmes traits la Terre te contemple ;

Bientôt , l'Astre formé de tes feux immortels ,

Dans l'Univers entier ne verra plus qu'un Temple.

Tels font du jeune Usbeck les discours & les vœux.

Accablé de fatigue , il s'arrête , il succombe ,

Et , dans un bois sacré , sous des palmiers il tombe.

Un doux sommeil vient lui fermer les yeux.

Il voit en songe , au séjour du Tonnerre ,

Un long amas de nuages brillans ,  
Comme des vagues d'or, nageant dans l'atmosphère,  
Qui, réunis en groupes transparens,  
Que le plus pur Soleil éclaire,  
S'assemblent sur sa tête, &, descendus sans bruit,  
En mille échelons de lumière,  
Touchent jusqu'aux gazons qui lui servent de lit.  
Du ceintre brillant de ces nues,  
En s'enlaçant, se glissent deux à deux,  
Quel rêve ! quels objets ! de jeunes Filles nues,  
Dignes par leurs attraits des habitans des Cieux.  
L'air s'embaume de leur haleine,  
Dans tous leurs mouvemens se peint la volupté.  
Sur tant d'appas l'œil s'égaré enchanté,  
Et, quelque part qu'il se promène,  
Il voit éclore un charme, & naître la beauté.  
Au faite lumineux de la mystique échelle  
Paroissoit un vieillard, dont les yeux pétillans  
Étinceloient, malgré les ans,  
Et peignoient une ame immortelle.

D'UN MUSULMAN. 61

Mille petits Amours, le front ceint d'un turban,

L'effleuroient à l'envi de leur aile badine,

Où foulevoient son doliman,

Où jouoient dans les plis de sa robe d'hermine,

En s'écriant; *Alla*; car leur Troupe lutine,

Quand il le faut, sçait parler Musulman.

L'air s'agite, la foudre gronde:

L'échelle avec fracas tremble jusqu'au sommet,

Et des Cieux la voute profonde

Répète par trois fois: Béni soit Mahomet.

Alors, une voix dit: Usbeck, l'heure est venue,

Où je te dois la leçon du bonheur.

Trop haut tu veux porter la vue:

Écoute mes conseils, & commande à ton cœur,

Je ne suis plus cet Imposteur,

Envoïé pour combattre ainsi que pour séduire:

L'Arabe étoit fait pour l'erreur;

Il falloit le tromper: il ne faut que t'instruire.

Épargne-toi des transports superflus,

De vains desirs, des murmures perdus.

Tu reçus la Raïson, mais pour un autre ufage;  
Le temps vole, tes cris ne font point entendus;

Ne pouvant le fixer, embellis son passage.

Du globe où tu nâquis les loix ou les abus

Ne valent pas la colère du Sage:

Qu'importe dans la nuit une lueur de plus?

Tu prétends que ton Dieu t'éclaire.

Quoi! dans la profondeur de ses vastes desseins,

Crois-tu qu'il voit les jeux de votre fourmillière,

Ces Jeux souvent cruels, que vous nommez divins?

Eh! quel culte pourroit l'offenser ou lui plaire?

Il ne distingue point des hommages si vains,

S'il jette quelquefois un regard sur la Terre,

Ce propice regard est pour tous les humains.

Il n'est pour l'adorer nulle place marquée.

Le Nord & le Midi font un point sous ses yeux:

Toute la Terre est sa Mosquée,

Et sous ses pieds tourne l'axe des Cieux.

Suis la Religion par tes Peres transmise:

De ses dogmes obscurs pourquoi t'inquiètes?

C'est un frein pour le Peuple ; il faut le respecter.  
 Tolère en Citoyen ce que l'homme méprise.\*  
 Sois juste , humain & vrai ; pleure avec l'affligé ;  
 Soulage l'indigent , & cache tes largeesses.  
 Que le foible par toi soit toujours protégé  
 Contre l'orgueil du rang ou l'appui des richesses,  
 Du zèle trop amer réprime les fureurs.  
 Jure au pied des Autels à l'humanité sainte  
 De toujours demeurer parmi ses défenseurs ;  
 Du joug de ton Eclave adoucis la contrainte ,  
 Et ne hais que le crime & les persécuteurs.  
 Voilà , mon cher Usbeck , le cri de la Nature ,  
 Le Code universel , la Morale des Cieux.  
 Cette Religion est simple , auguste & pure ;  
 Elle est écrite au cœur de l'homme vertueux ;  
 Et c'est la seule enfin qui soit sans imposture :

---

\* Il est clair qu'il n'est ici question que de l'Alcoran ;  
 le Traducteur n'a garde d'adopter la Morale erronée du  
 Poëte Arabe.

Epicure pour elle abjura tous ses Dieux.

Libre des devoirs qu'elle impose,

Suis l'attrait du plaisir à tes vœux présenté.

Le Dieu qui vous permet de respirer la rose,

Permet des autres sens l'usage limité.

Les douces passions, aimables souveraines,

Sont des germes de feu, déposés dans vos veines,

Pour le bonheur du monde & son activité.

Elles forment ces tendres chaînes

Qui joignent les humains par leur félicité.

L'amour leur est donné pour adoucir leurs peines.

Jeune homme, va tomber aux pieds de la Beauté.

Jouis, mais sans excès, pour jouir davantage ;

Sois toujours délicat, & jamais emporté.

Le plaisir sans remords est le secret du Sage.

Tout ce qui nuit est vice & non pas volupté.

Observe, Usbeck, ce que tu viens d'entendre :

Tu deviendras meilleur, devenant plus heureux,

Et, lorsqu'aux éléments il t'aura fallu rendre

Ce frêle corps que tu tiens d'eux,

Ton

Ton ame alors plus fenfible & plus tendre ;

Ton ame encor jouira dans les Cieux.

Ces divines Houris , qu'ici tu vois descendre ;

Un jour feront à toi dans un Monde inconnu ,

Et des plaisirs fans fin, que tu ne peux comprendre ;

Seront le prix d'un instant de vertu.

Tout difparoît ; Usbeck s'éveille :

Ce rêve merveilleux occupe fon esprit ;

Il prend les feux naiffans de l'Aurore vermeille ;

Pour les derniers raïons du Soleil de la veille.

Mais, ô Ciel ! que voit-il ? Émé qui lui sourit ,

Pleure de joie & l'embrasse & l'infruit ;

La jeune & fraîche Émé, l'Efclave qu'il adore ,

Et qui l'aime à fon tour , autant qu'il la chérit !

Dans fes beaux yeux on apperçoit encore

L'impreffion des craintes de la nuit.

L'Amour est le Dieu du courage.

Tandis qu'Usbeck rêvoit dans le bocage ;

Sa belle Efclave erroit fur le chemin ;

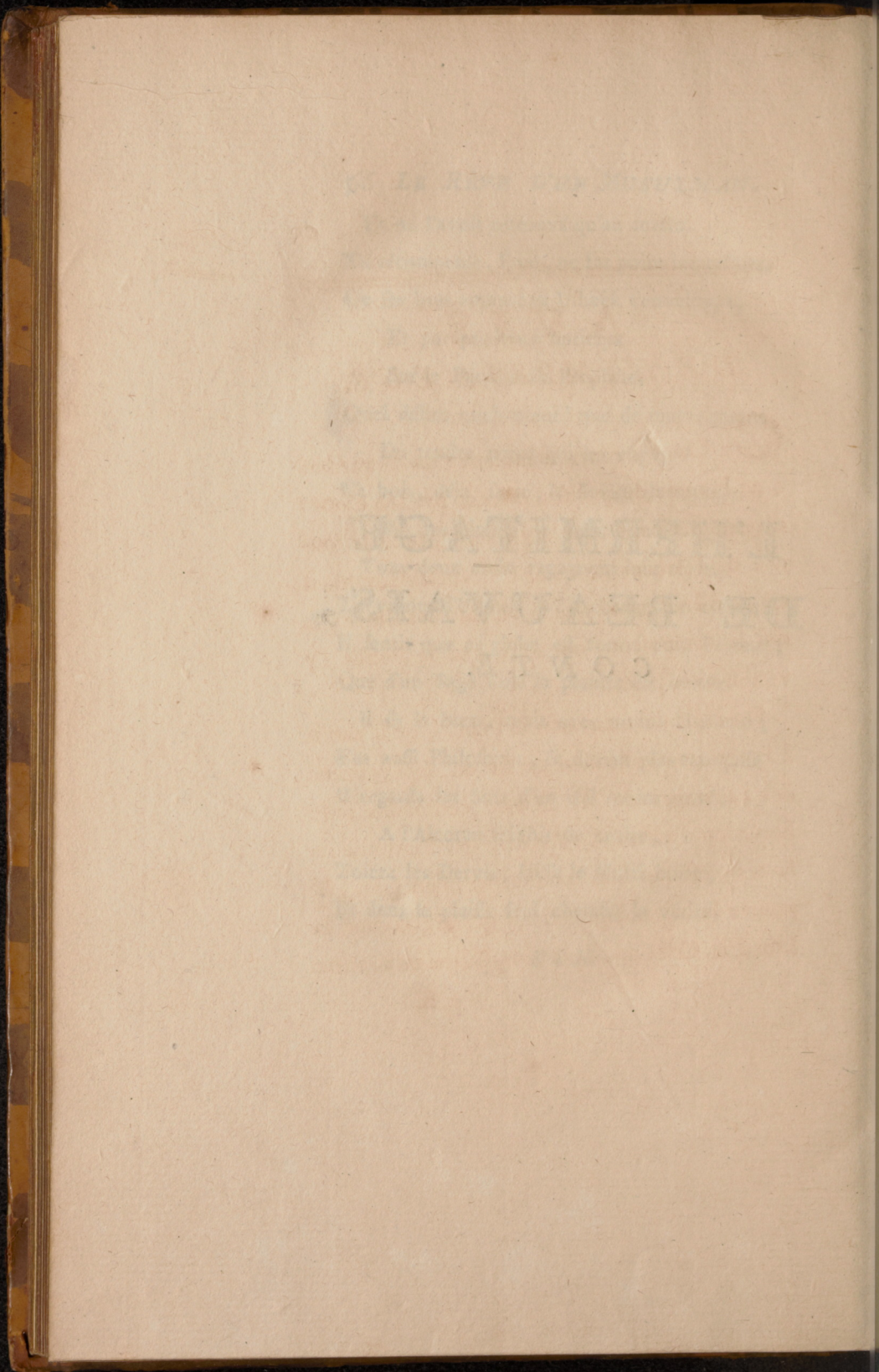
Le demandant aux échos du rivage ,

66 LE RÊVE D'UN MUSULMAN.

Et ne l'avoit retrouvé qu'au matin.  
Sa récompense, Émé, ne fut point imparfaite,  
De ses bras amoureux Usbeck t'enveloppa,  
Et par prudence anticipa  
Sur le Paradis du Prophète,  
Quel délire enchanteur! que de muets garans  
Du tendre nœud qui les engage!  
Ce bois, déjà sacré, le devint davantage  
Par les plaisirs de deux Amans.  
Tous deux enfin regagnent leur asyle.  
La vision d'Usbeck avoit changé son cœur;  
Il sentit que ce globe est formé pour l'erreur;  
Que d'un Sage isolé la plainte est inutile.  
Il fit le bien, mais avec moins d'humeur;  
Fut aussi Philosophe, & devint plus tranquile  
Il regarda les Sots d'un œil moins irrité;  
A l'Alcoran feignit de croire,  
Toléra les Dervis, laissa le Mufti boire,  
Et dans le plaisir seul chercha la vérité.

FIN.

L'HERMITAGE  
DE BEAUVAIS,  
C O N T E.



à un  
d'aut  
che  
est d  
qui la  
verroir  
On  
à Liég  
des O  
beaucc  
fautes  
prouve  
Librair

---

A V I S  
D E L' I M P R I M E U R.

**C**E Conté a couru manuscrit ; on l'a attribué à un homme de qualité, célèbre par son esprit : d'autres personnes ont cru y reconnoître la touche de l'Auteur de cette collection. Comme il est du même genre que la plûpart des Ouvrages qui la composent, on a cru que le Public l'y verroit avec plaisir.

On croit devoir avertir le Public, qu'il paroît à Liège une collection en six ou sept volumes des Ouvrages de M. Dorat, confondus avec beaucoup d'autres. Ce Recueil qui fourmille de fautes, est fait sans intelligence, sans goût, & prouve le brigandage affreux qui regne dans la Librairie. Cette mauffade compilation ne contient

K

pas une seule Piece, telle qu'elle est avouée par  
les Auteurs. Il semble que les Editeurs se soient  
attachés à choisir les éditions les plus incorrectes,  
pour faire valoir le Recueil que nous publions  
aujourd'hui. Il est affreux pour nos Ecrivains,  
que l'on s'obstine ainsi à défigurer leurs Œu-  
vres, à mesure qu'ils travaillent à les perfection-  
ner.



---

L'HERMITAGE  
DE BEAUVAIS,  
CONT E.

**A**LLANT, venant, on voit bien des visages;  
Mais ce n'est rien, si l'on ne voit l'esprit,  
Les mœurs, les goûts : c'est le devoir des Sages ;  
Assez le suis sur ce point, m'a-t-on dit,  
Et je le crois : car dans tout mes voïages,  
J'apprens toujours ( par fait ou par récit )  
Coutume, histoire, aventures, usages,  
Que je discute, & dont je fais profit.  
Mais ce n'est tout que de savoir la chose ;  
Il faut encor savoir la réciter :  
En vers ? Qu'importe ? En vers ainsi qu'en prose.  
En racontant on apprend à conter.

CÉRTAINE Agnès assez simplement née,  
Par des parens, très crédules Bourgeois,  
Plus mal instruite, emploïoit sa journée  
À végéter, à souffler dans ses doigts ;

Près sa fenêtre à chaque instant oisive,  
 Avec ardeur regardant haut & bas,  
 Qui va, qui vient, qui dans la ville arrive,  
 Elle entendoit, & ne comprenoit pas.  
 Elle voyoit, & ne distinguoit guères;  
 L'Être pensant, & l'Être qui rampoit,  
 Également affectoient ses paupières:  
 Sotte elle vint, & sotte elle restoit:  
 Car l'habitude, en ces pauvres familles,  
 Tenant leur cœur constamment attaché  
 Aux préjugés, l'esprit n'y vient aux filles  
 Qu'avec l'amour, & qu'après le péché.

Si notre Agnès avoit de la nature  
 Reçu d'esprit modique portion,  
 Elle en avoit obtenu sans mesure  
 D'attraits naisans ample provision.  
 Cheveux châtains, le tein frais, la peau belle,  
 Les yeux, le nez, & la bouche, & la dent  
 Faisoient sur ceux qui voyoient la donzelle,  
 L'effet qu'ici je fais sur qui m'entend.  
 AVEC ces dons on peut prétendre à plaire;  
 Plaire est un bien plus précieux que l'or.

L'esprit l'obtient assez pour l'ordinaire ,  
Mais la beauté l'obtient bien mieux encor.  
Agnès aussi n'atteignit pas trois lustres  
Sans avoir fait du bruit dans la Cité,  
Et sans qu'Amour de conquêtes illustres ,  
N'eût fait hommage à sa simplicité.  
Plus d'un Amant risquoit quelques avances ,  
Lorgnoit, parloit, soupiroit comme il faut ,  
Mais aucun d'eux n'eut de ses complaisances  
A se louer, ni se plaindre ; en un mot  
Elle fut sage, autant quelle étoit belle,  
La peur de Dieu, le desir d'un mari  
Ont encor droit de faire une Pucelle.  
De notre Agnès l'honneur bien aguerri ,  
Depuis long-tems résistoit à sa chute :  
Mais ce qu'Amour prescrit doit arriver ,  
La chose est sûre, & la vertu culbute  
Par le moyen qui devoit la sauver.

CERTAIN Curé de brillante encolure ,  
Par son Prélat réduit à cent écus ,  
Pour augmenter le produit de sa Cure  
Et satisfaire à toutes ses vertus ,

74 *L'HERMITAGE,*

Avoit cherché tous les moyens honnêtes,  
Donnations, messes, & testamens,  
Multiplié les troncs avec les quêtes,  
Mais ces moyens étoient insuffisans.  
Des bons dévots la cohorte crédule  
Lui parut propre à payer ces impôts;  
C'étoit bien vû : car l'on peut sans scrupule  
Dans un état toujours charger les fots.  
En s'arrêtant à ce parti si sage,  
Notre Pasteur avoit de bout en bout  
Ravitailé d'un antique Hermitage  
Les vieux débris habités par Jean Goud.  
Ce Saint, rebelle aux Loix du cocuage,  
Près de Beauvais, dans un désert sauvage,  
Avoit caché sa honte & son dégoût.  
Là couroient gens de tout sexe & tout âge,  
Pour défrayer notre Hermite de tout;  
Point ne taxoit: l'un laissoit une obole,  
L'autre un écu, la Dévote un louis,  
La femme riche y donnoit sa pistole,  
Mais la fillette y prioit Dieu gratis.  
Du bon marché sans doute Agnès tentée.

Et plus encor par sa dévotion ,  
 Aux pieds du Saint, la bonne ame portée ,  
 Vole au Désert offrir son oraison.  
 Agnès étoit, comme nous l'avons peinte ,  
 Faite à ne pas dire en vain l'*Oremus* ,  
 Sotte au degré de la faire une Sainte ,  
 Mais Belle au point d'en faire une Vénus.  
 L'ardent Curé qui l'avoit déjà vue ,  
 Avoit formé le projet très-Chrétien  
 D'en augmenter sa portion congrue,  
 Avant qu'Hymen eut enlevé son bien.  
 Morceau tout neuf enflamme un Cœnobite,  
 Et puis Saint Jean n'auroit pas pardonné  
 Le Cocuage à son prédestiné.  
 Un Pucelage est le fait d'un Hermite.  
 Prêtre galant, sous le froc hypocrite ,  
 L'a plutôt pris qu'Amour ne l'a donné.  
 Tous ces motifs bien mis dans la balance ,  
 L'adroit Pasteur se prosterne à genoux  
 Devant l'autel & les yeux qu'il encense ;  
 Puis s'approchant, d'un ton paterne & doux ,  
 F I L L E, dit-il, du Ciel prédestinée ,

76 L'HERMITAGE,

Saint Jean pour vous vient de se signaler,  
Il s'est ouvert sur votre destinée,  
Et me permet de vous la révéler.

Après la Messe allez au Presbiteré,  
Je vous dirai ce qu'il a fait pour vous;  
Fermez les yeux sur ce divin mystère,  
Aimez, priez, vous aurez un Epoux.

AGNÈS soudain, confuse de l'Oracle,  
Va se jeter dans un coin de l'Autel,  
Remerciant Saint Jean Goud du miracle,  
Et lui jurant un Amour éternel.  
Le bon Pasteur que sa luxure presse,  
Abrege tout, Evangile, Oremus,  
Credo, Canon, & culbutant sa Messe,  
Va promptement dire *non sum Dignus*.  
Puis se défait de ses Gréques mystiques,  
Et dans sa chambre accourt auprès d'Agnès.  
Tout prévenoit ses soins évangéliques;  
L'Exorde aussi fut sans beaucoup d'appréts:

SAINTE Jean, dit-il, belle Agnès, vous destine  
Un jeune Epoux, riche, & bien amoureux;  
Soumettez-vous à la bonté divine

Et respectez les saints décrets des Cieux,  
Votre union doit être heureuse & grande,  
Si d'un cœur pur vous faites à Saint Jean,  
De votre fleur une amoureuse offrande.  
De ce tribut notre Saint se chargeant,  
Vous garantit du danger manifeste,  
Que vous courez ayant tant d'agrémens.  
Si ce joyau pour votre Epoux vous reste,  
Il ne pourra le garder seul long-tems ;  
Des vils humains il deviendra la proie,  
Jean Goud le prend, le consacre en ce lieu.  
Dans ce secours que le Ciel vous envoie,  
Peines, plaisirs, cris, offrez tout à Dieu.

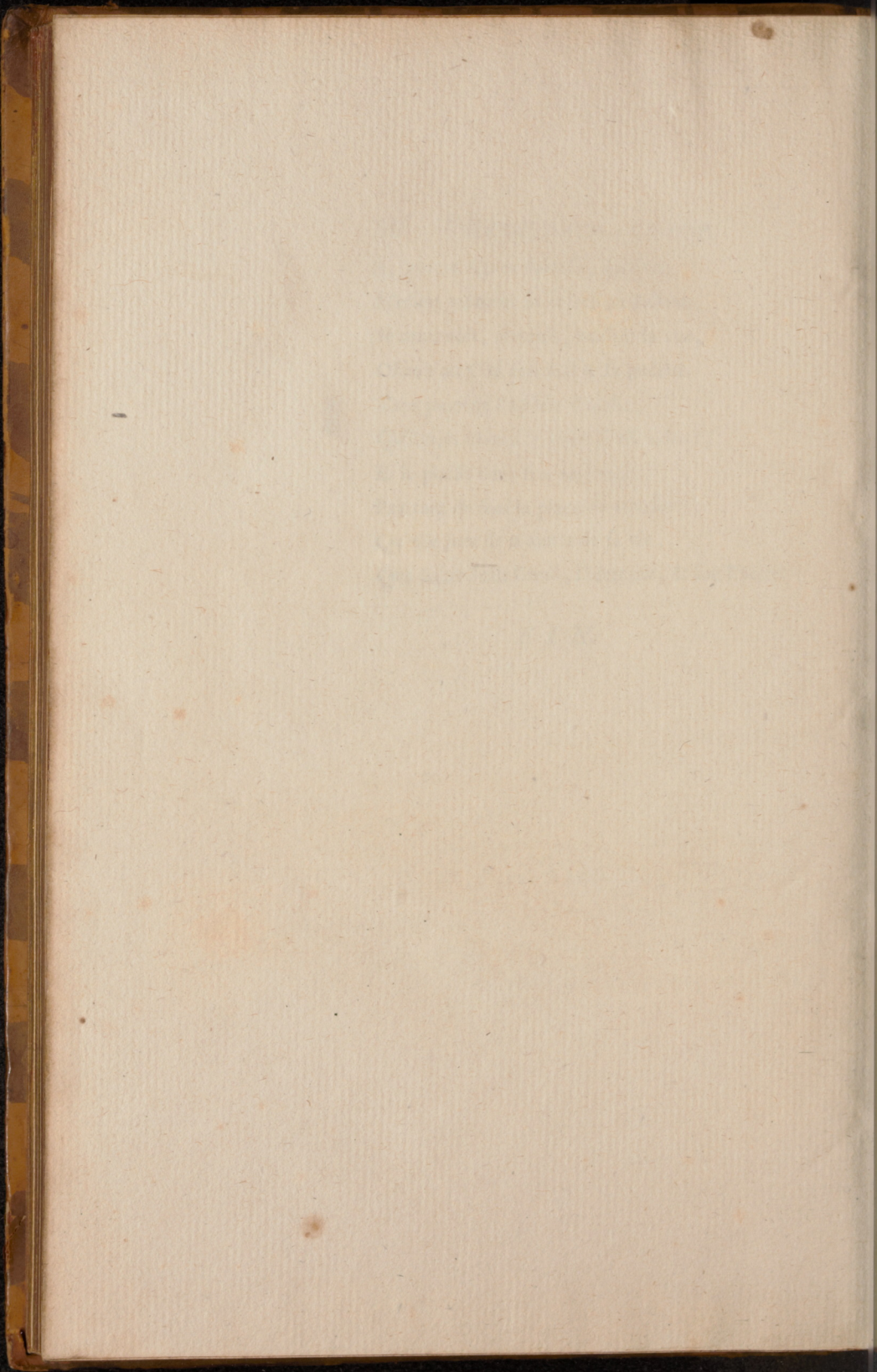
AGNÈS hésite, il prévient sa réponse,  
Sur son grabat il la fait trébucher :  
L'esprit du Saint comme un foudre s'annonce,  
Et va foudain se perdre & se cacher,  
Malgré l'effort qu'à sa flamme on oppose,  
Dans une niche & d'albâtre & de rose,  
Trésor secret à l'Amour consacré,  
On le fait bien, mais dont l'hymen dispose  
Le plus souvent, assisté d'un Curé.

78 *L'HERMITAGE, CONTE.*

La pauvre Agnès éplorée, éperdue,  
N'osant montrer sa colere au Pasteur,  
Se contenoit, pleuroit, baïssoit la vue,  
Offroit au Ciel son mal & sa pudeur.  
Tant procéda l'Apôtre d'Idalie,  
Qu'Agnès trouva le miracle assez doux,  
Et le plaisir dans son ame ravie  
Prit tant de fois la place du courroux,  
Qu'elle jura de n'aimer de sa vie,  
Que Saint Jean Goud, l'Hermitte, & son Epoux.

*F I N.*

Exort.

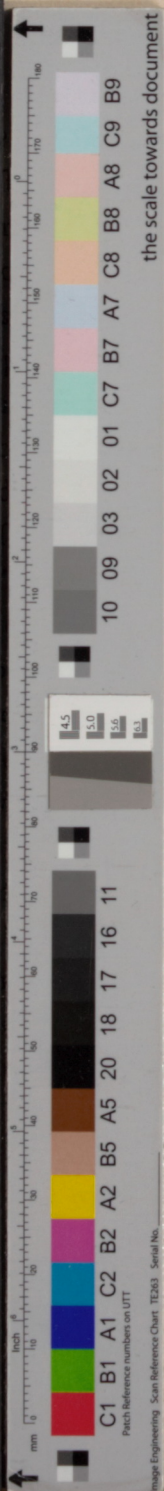












the scale towards document

principes qui, dans une  
de l'amour de l'huma-  
fruits utiles, se tournent  
foule d'ames séches &  
es misérables qui se disent  
nément dans le monde à  
leur confiance intrépide,  
e, leur égoïsme insolent,  
opinions qu'ils appellent  
*de la Sagesse.*  
qu'on doive une vénéra-  
à de pareils Originiaux.  
s de leur ôter le masque,  
afque les méchants font  
ne le font plus à visage  
*eaux d'esprit*, j'ai eu tort  
e cinq ou six. Paris en  
on y desire quelquefois,  
dont ils portent l'affiche:  
-il possible que le ridicule  
ait nombre de Sociétés